

# Chère Exquise

par Bénédicte Bianchin  
d'après des textes de Colette  
sur des airs de Satie, Fauré et Debussy

Tout public dès 10 ans



[www.allomamanbobo.org](http://www.allomamanbobo.org)

Allo  
Maman  
Bobo

De « Prisons et Paradis » à « Voyage égoïste »  
voyage en pays gustatif et pictural avec humour et tendresse.  
Des confidences, des anecdotes, des dialogues sur tous les thèmes chers à Colette :  
les bêtes libres ou enfermées, l'enfance, l'indépendance.  
De Bourgogne en Provence pour une traversée savoureuse  
avec quelques notes de violoncelle pour agrémenter les mots.

# *Chère Exquise*

Mots et mélodies pour jardins et tonnelles  
par Bénédicte Bianchin  
d'après des textes de Colette, sur des airs de Satie, Fauré et Debussy  
tout public dès 10 ans / durée : 50min

Textes de Colette : extraits de « Prisons et Paradis » (1932) et « le Voyage Egoïste » (1928)

Mélodies : G.Fauré, C.Debussy et E.Satie

## *Colette, pourquoi Colette ?*



Désuète ? Surannée ?

Définie par ses contemporains comme un « génie féminin », Colette nous parle aujourd'hui de ce qui fait notre vie, nos racines, notre essence. Ni moraliste, ni idéologue, elle se moque bien des systèmes : elle nous donne à voir ce qui nous environne, le chatoiment des couleurs, l'enchantement des sons naturels, mais aussi notre condition humaine et les codes universels qui la régissent. Et nous écarquillons les yeux devant la justesse de son observation.



Enracinée dans son enfance terrienne, Colette nous parle vrai, bien que sa langue soit riche et ornée.

Quel que soient les sujets qu'elle aborde, le Lézard, le Vin ou la Femme, elle garde un quant-à-soi élégant et un humour de paysan bien né. Rien de fabriqué ou d'artificiel. Cela coule aisé et va droit au cœur.

Auteure actuelle et de manière urgente. Que nous soyons féministes, écologistes, ou bonnes vivantes, nous

sommes toutes les filles de Colette, pourvu que nous gardions la saveur du franc-parler qui comprend mais n'excuse pas tout et ce clair regard qui perce à jour les hypocrites et les rabat-joie.

## Notes sur Colette

<http://www.amisdecolette.fr/biographie/>

### Apprentissages

Deux séjours de Colette à Paris, en avril et en novembre, qui décideront de son mariage. Probables fiançailles officieuses au mois d'avril 1892. Le 15 mai 1893, à Châtillon-Coligny, mariage (sans dot) avec Willy. Colette devient la belle-mère du petit Jacques Gauthier-Villars (enfant adultérin né en 1889, il avait été, à la mort de sa mère, mis en nourrice pendant quelques mois, précisément à Châtillon-Coligny ; il mourra en 1975), et la femme d'un journaliste connu, et qui le sera bientôt davantage, dans le domaine de la critique musicale, mais aussi – grâce à d'innombrables « collaborateurs » – dans celui du roman.



Départ pour Paris, chez Willy, 55, quai des Grands-Augustins, dans *«cet appartement impudique, agencé pour la commodité et la négligence d'un célibataire dissolu»* (*Mes apprentissages*), puis pour le Jura, avant l'installation au 28, rue Jacob : *«Point de soleil. Trois pièces, un cabinet sombre, la cuisine de l'autre côté du palier, le tout coûtait quatorze cents francs l'an. [...] Sombre, attrayant comme sont certains lieux qui ont étouffé trop d'âmes, je crois que ce petit logis était triste »* (*Mes apprentissages*). Colette y lit beaucoup. Elle est affectée

par les infidélités de Willy. Dans son sillage elle accède aux salons littéraires et musicaux, chez Mme de Caillavet, Rachilde, Mme de Saint-Marceaux : elle y croquera Anatole France, Proust, Montesquiou, Fauré, Debussy, Ravel, Jacques-Emile Blanche, etc. Elle se liera avec Marcel Schwob, Marguerite Moreno (qui sera sa meilleure amie, sa vie durant), Pierre Louÿs, Sacha Guitry, Jean de Tinan, entre autres.

Colette travaille à *Ces Plaisirs...* (1932), qui deviendra en 1941 *Le Pur et l'Impur*. En décembre, Colette s'installe au sixième étage de l'hôtel Claridge, sur les Champs-Élysées. Publication du *Voyage égoïste*.

Rédaction de *La Seconde* (1929). Colette est promue officier de la Légion d'honneur. Mort de Willy. Tournées de conférences, en Autriche, en Roumanie, en Afrique du Nord. Séjour à Saint-Tropez ; Colette y travaille à *Prisons et paradis*. Publication du livre témoignage de Claude Chauvière, *Colette*, chez Firmin-Didot. Publication de *Ces Plaisirs...* Colette ouvre un institut de produits de beauté au 6, rue de Miromesnil : cette tentative n'aura pas un succès durable.



## Colette, un génie féminin (L'Aube poche essai) (French Edition) (KRISTEVA, Julia)

« Je ne partage pas cette dernière appréciation. Colette est un être parfaitement présent. Et si elle nous accompagne si bien, c'est parce qu'elle a su trouver un langage qui exprime une osmose entre ses sensations, ses désirs, ses angoisses d'une part, et avec l'infini du monde...

« Certainement ! Elle est un antidote à l'intégrisme par son amour « de l'éclosion des fleurs, des ondoiements des bêtes, des apparitions sublimes et des monstres contagieux. »

« Son art, dont Paul Morand dit qu'il est « minutieux comme d'un primitif », cet art de l'alphabet radieux mais plein de menaces et de risques impose et démontre que le plaisir lui-même est possible dans ce siècle de guerres et de folie, si et seulement s'il comprend la volupté, en même temps que son prolongement, dans un alphabet qui s'écrit comme une chair du monde. »

« Il y a de cela chez Colette. Quand elle dit « rossignol », elle ne se compare pas au rossignol, elle devient le rossignol ; et quand elle dit « vigne » à propos de sa soûlerie amoureuse, elle boit ce vin avec son palais mais, à la différence de Baudelaire, il ne s'agit pas chez elle d'une ivresse. À celle-ci, elle oppose non pas la domestication du monde, mais une innocence au sens étymologique du terme, un refus de nuire. Elle veut être dans le monde, elle nous fait basculer des mots dans les choses, et c'est pour nous faire simplement éprouver la joie de vivre sans aucune nuisance : Colette, ou « l'inexpugnable innocence ». De Claudine à Sido, Colette ou la chair du monde Un temps, le grand poète Apollinaire qualifia Colette, qu'il connaissait bien, de perverse, mais il lui préféra bientôt l'adjectif d'espiègle, « une âme plus espiègle que perverse », finit-il par dire. Et il n'hésita pas à comparer son audace provocante à l'impudeur tragique des premières chrétiennes, un compliment semble-t-il : « C'est ainsi que délivrées de la pudeur, les martyres romaines entraient dans le cirque. » Quoi qu'il en soit, pour le poète, cette « moderne » a beau respecter la grammaire, elle se disperse dans trop d'activités et multiplie trop les ambitions pour égaler une Sévigné. Autant dire qu'Apollinaire ne l'aimait guère. »

« Au fond, Colette semble refuser davantage la surcharge que s'inflige la femme émancipée ou la femme politique, « ce prolétaire surexploité » qui n'est pas encore la Superwoman exténuée et dépressive que nous connaissons aujourd'hui. En effet, sous ses accents traditionalistes, la romancière tente simplement de sauver le charme contre la société de consommation et de surproduction. »

« Le grand changement pour la femme, il y a un quart de siècle, fut d'adopter un genre d'existence où pour commencer tout la blessa. » Colette veut libérer la femme de cette société qui la « blesse » et lui restituer ce charme qui symbolise la joie de vivre. Utopie ? Sans doute, mais aussi sourde résistance à l'industrialisation »

« Dans cette « politique » d'ingénue – implicite en vérité –, Colette nous apparaît comme proposant une défense et une illustration de l'expérience imaginaire, expérience constitutive et libératrice de tout lien à l'autre, couple ou groupe, qu'elle a menée avec le maximum d'audace, l'enracinant dans l'indice même de la nation : la langue. C'est pourquoi en construisant cette langue, en la musiquant (ce mot barbare est de Diderot), en l'écrivant avec saveur, l'écriture de Colette témoigne, avec une force inattendue en son temps et contagieuse aujourd'hui, de la liberté d'une femme, d'un couple, d'une époque. Pour résumer, je dirais en deux phrases le message qu'elle nous délivre, si message il y a : pour vivre en couple et en groupe, il faut non seulement oser avec imagination, mais savoir écrire et transmettre cette imagination avec toutes les saveurs de la langue. Dans ce long chemin, Colette ne cesse de nous accompagner. Et si c'était cela, le génie français ? »

« Contre les frustrations de sa vie amoureuse et les épreuves que lui imposent la réalité sociale, et surtout la guerre, Colette s'accroche au plaisir de vivre qui est, pour elle et sans distinction, un plaisir des sens et un plaisir des mots. Sa gourmandise, son appétit privilégient évidemment le goût, mais en contaminant inlassablement les autres sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher et toutes les variantes de la sexualité – Éros et Thanatos, la vie et la mort se mêlant dans une impudeur purifiée par le style. Cet hymne à la jouissance dont on a loué les accents païens, fleurant bon les ripailles de Rabelais et renouant avec l'insolence de Villon, s'énonce pour la première fois au monde par la voix et sous la plume d'une femme, d'une Française. »

« Tu es plutôt une femme comme il faut, mais d'un genre particulier, tu as le talent d'écrire et d'intéresser le lecteur avec des choses... je ne puis dire des riens, car au fond ce ne sont pas des riens, loin de là, et je dois même reconnaître que tu avances de deux siècles à de nombreux points de vue. » (Sido à Colette)

## *Le spectacle*

Ce spectacle, d'une cinquantaine de minutes environ, peut se goûter dans un jardin ou un appartement, une bibliothèque ou un petit théâtre.

Ce n'est pas une causerie littéraire ou un essai sur Colette. Il est juste un moment de saveur.

Imaginé par Bénédicte Bianchin, il s'agrémente de mélodies au violoncelle pour prolonger la rêverie.



## Les textes

### LEZARD (Prisons et Paradis - 1932)

*La chatte a pris un lézard vert ! Elle a pris un lézard vert dans la vigne. Venez voir, tous ! Peut-on dire qu'elle l'a pris ? La chatte était couchée. Tout à coup elle s'est changée en dragon, en flamme, en poisson volant, et j'ai vu sous son ventre, entre ses pattes d'argent, un lézard vert, comme si elle venait de l'inventer à l'instant même. Elle ne se risquait pas à le mordre, car une petite tête exaspérée, couleuvrine, gainée étroitement d'émaux en plaques juxtaposées, visait son précieux nez de chatte. Mais elle le tenait, et ses yeux délirants tournoyaient. – Chatte ! Voulez-vous le lâcher ! – Je ne suis pas folle, pour lâcher un lézard, gronda la chatte.*

*Elle resserra ses puissantes pattes fines, la gorge du lézard palpita à se rompre, une longue queue resplendissante se tordit sous la chatte ; je vis s'ouvrir, suffoquée, la gueule rouge de la « verdelle ». Je n'eus que le temps de m'élançer. – Rends-le-moi ! C'est à moi ! pleurait la chatte. Un pistil bifide, noir, agile, tâtait l'air, hors de la gueule du lézard mi-pâmé. Goutte à goutte, j'humectai d'eau cette fleur au gosier rouge, et le lézard rouvrit ses yeux de topaze. – Rends-le-moi ! miaulait la chatte. Si tu en veux un, il n'en manque pas d'autres dans la vigne. Celui-là est ma proie ! D'ailleurs, il va te mordre, et ce sera bien fait... – Chatte, lui dis-je, vauquez à d'autres soins. J'ai l'âge de savoir comment on tient un lézard sans qu'il morde, un crabe sans qu'il pince, et il y a beau temps que l'arête en éventail, sur le dos des trigles, n'est plus un piège pour moi. Allez, chatte, capturer des papillons de nuit bien gras, inoffensifs, en vous gardant de la sauterelle chevaline et de ses mandibules à ressort ! – Oh ! bien, dit la chatte, je m'en vais. Je ne suis pas à un lézard près, et tu sais ce que je pense des longs discours et des leçons de choses et des potins sur notre race, dont tu fais métier. Car la chatte me tutoie, et je lui dis « vous ». Nous savons vivre. Le lézard, un peu évanoui encore, souffrit que je constataisse deux plaies roses, pénétrantes, couleur de rubis balais, à la base de sa queue. Pour le reste, il ne s'agissait que d'un choc nerveux. Je décidai de le loger, pendant sa convalescence, dans ma cage-clinique. Son ventre dodu, sa tempe vierge de toute tache bleu-turquoise m'enseignèrent qu'il convenait de le nommer « lézarde », et non lézard. La verdelle succéda, dans la cage-clinique, à la tortue-qui-se-mourait-de-soif, une tortue des bois provençaux, jaune et noire, que la longue sécheresse avait menée, vide, légère, à peine vivante, vers mon puits intarissable et mes généreux arrosoirs. Avant de lui donner mon potager, sa rosée quotidienne, ses vertes salades, ses limaçons, je l'avais chambrée, et mise au régime de la suralimentation. Il faut ce qu'il faut. La lézarde eut, en cage, l'eau fraîche, une branche feuillue, du sable sec, quelques gouttes de lait, un lambeau de lainage plié en deux pour le sommeil et la méditation, et je m'en allai quêter des vers de farine. Miracle ! J'en trouvai. À leur seule vue, la lézarde revêtit son grand uniforme de tarasque. Enflée, Enflée, bossue, exhaussée sur ses doigts de devant, les muscles bandés sous sa cuirasse de chrysoprase, d'émaux et d'opale fondus, elle arqua le cou en crochet et donna du nez sur le ver blanchâtre avec une force de serpent. Happé, éventré déjà, elle tuait et retuait son ver – ainsi fait d'une pantoufle ma bouledogue –, et j'entendis son nez corné – toc, toc – frapper le plancher comme un doigt coiffé d'un dé. Elle mangea fort, et guérit ses plaies roses. Elle*

*apprit vite à me connaître, et je m'en sentis flattée plus que surprise. Elle fut prompte à grimper sur ma main tendue, et par les midis qui font bouillir le sang des lézards sur les silex secs, elle jouait avec moi le jeu du lézard féroce, altière sur le bout de ses doigts fins, le ventre en pont et sa gueule écarlate pleine de menaces pour rire, elle visait mon nez ou ma joue, pinçait mon doigt à y laisser sa marque.*

*Nous en vînmes à déjeuner ensemble. Elle brillait de tous ses feux vert et or sur ma nappe, et le soleil au zénith lui conseillait l'immobilité. Ainsi elle rassurait les mouches, qu'elle happait de temps à autre dans une cabriole électrique. Je lui découvris une passion pour la crème fraîche, certains fruits, pour le sirop des compotes. Elle mangeait trop, en claquant du bec comme les enfants mal élevés, et se sentait abattue après ses goinfreries. Nous ne savons jamais borner nos grâces, nous autres lourdauds.*

*J'eus peur de la voir, un jour, tourner au violet, et mourir comme le fit, sous mes yeux, la rainette qui venait de gober une mouche grise, énorme, hérissée de poils. J'eus peur surtout de transiger avec ma résolution la meilleure, d'accepter qu'une bête, chez moi, perdît sa liberté, ses chances de mort et de vie normales, et jusqu'à la palpitation sauvage qui la saisit quand elle sent que nous l'observons.*

*Je portai donc dans la vigne ma lézarde dodue, qui se perchait sur mon index et affrontait l'univers, tout autour d'elle, d'un air de défi. « Si elle ne s'évade pas quand je l'aurai lâchée, pensais-je, c'est qu'il me faudra la garder, et l'emporter à Paris, où elle méditera sur la pierre chaude du foyer et révélera la grille à charbon. Sur le toit du phonographe, elle écouterà la musique vibrer dans son ventre ; elle courra verticalement le long des rideaux et me fera compagnie, cramponnée à mon abat-jour tiède... »*

*Cependant je la déposais au creux d'un layon de la vigne. Le même sable, là-bas, nourrit la vigne et filtre la mer. Froid à l'aube, il brûle à midi la plante du pied nu. Il exalte le lézard, et la tortue, au plus fort du soleil, ne s'y possède plus. Parce que je suis restée naïve dans mon commerce avec les bêtes, je crus d'abord que la lézarde avait choisi, entre moi et... tout le reste. Car elle demeura calme, sa queue resplendissante bouclée contre son flanc. Je lui grattai la tête, et elle gonfla son cou par amitié, puis je cessai de lui gratter la tête, pour lui laisser son libre arbitre. Et puis... et puis il n'arriva plus rien. La place où étincelait ma lézarde fut soudain vide. J'avais bien perçu un vert rayon, le début d'une prouesse de vélocité. Mais nos sens sont lents, et le sable, farineux, fin, ne garda pas d'empreinte. Du moins la lézarde emporte, bien opposées de chaque côté de sa queue dodue, et suspectes peut-être à toute la gent vêtue de vert prasin, d'opale et d'or, les traces d'une sollicitude humaine, qui se croyait désintéressée.*

## **VINS (Prisons et Paradis - 1932)**

*J'ai été bien élevée. Pour preuve première d'une affirmation aussi catégorique, je dirai que je n'avais pas plus de trois ans lorsque mon père me donna à boire un plein verre à liqueur d'un vin mordoré, envoyé de son Midi natal : le muscat de Frontignan. Coup de soleil, choc voluptueux, illumination des papilles neuves ! Ce sacre me rendit à jamais digne du vin. Un peu plus tard j'appris à vider mon gobelet de vin chaud, aromatisé de cannelle et de citron, en dînant de châtaignes bouillies. À l'âge où l'on lit à peine, j'épelai, goutte à goutte, des bordeaux rouges anciens et légers, d'éblouissants Yquem.*



*Le champagne passa à son tour, murmure d'écume, perles d'air bondissantes, à travers des banquets d'anniversaire et de première communion, il arrosa les truffes grises de la Puisaye... Bonnes études, d'où je me haussai à l'usage familier et discret du vin, non point avalé goulûment, mais mesuré en verres étroits, absorbé à gorgées espacées, réfléchies. C'est entre la onzième et la quinzième année que se parfit un si beau programme éducatif. Ma mère craignait qu'en grandissant je ne prisse les « pâles couleurs ». Une à une elle déterra, de leur sable sec, des bouteilles qui vieillissaient sous notre maison, dans une cave – elle est, Dieu merci, intacte – minée à même un bon granit. J'envie, quand j'y pense, la gamine privilégiée que je fus. Pour accompagner au retour de l'école mes en-cas modestes – côtelette, cuisse de poulet froid ou l'un de ces fromages durs, « passés » sous la cendre de bois et qu'on rompt en éclats, comme une vitre, d'un coup de poing –, j'eus des Château-Larose, des Château-Laffitte, des Chambertin et des Corton qui avaient échappé, en 70, aux « Prussiens ». Certains vins défailaient, pâlis et parfumés encore comme la rose morte ; ils reposaient sur une lie de tannin qui teignait la bouteille, mais la plupart gardaient leur ardeur distinguée, leur vertu roborative. Le bon temps !*

*J'ai tari le plus fin de la cave paternelle, godet à godet, délicatement... Ma mère rebouchait la bouteille entamée, et contemplait sur mes joues la gloire des crus français. Heureux les enfants qui ne s'enflent pas l'estomac à grands coups d'eau rougie, pendant les repas ! Bien avisés les parents qui dispensent à leur progéniture le doigt de vin pur – entendez « pur » dans le sens noble du mot – et lui enseignent : « En dehors des repas, vous avez la pompe, le robinet, la source, le filtre. L'eau, c'est pour la soif. Le vin c'est, selon sa qualité et son terroir, un tonique nécessaire, un luxe, l'honneur des mets. » N'est-il pas lui-même une nourriture ? Oui, le beau temps que celui où quelques Bas-Bourguignons de mon clocher, réunis autour d'une fiole habillée de poussière et de soie d'araignée, pinçaient les doigts en baiser sur la bouche et disaient – déjà – « un nectar ! » N'êtes-vous point d'accord qu'en parlant ici du vin je me mêle de ce qui me regarde ? Ce n'est pas rien que de prendre en mépris, de bonne heure, à la fois ceux qui ne boivent pas de vin et ceux qui en boivent trop. La vigne, le vin sont de grands mystères. Seule, dans le règne végétal, la vigne nous rend intelligible ce qu'est la véritable saveur de la terre. Quelle fidélité dans la traduction ! Elle ressent, exprime par la grappe les secrets du sol. Le silex, par elle, nous fait connaître qu'il est vivant, fusible, nourricier. La craie ingrate pleure, en vin, des larmes d'or. Un plant de vigne, transporté par-delà les monts et les mers, lutte pour garder sa personnalité et parfois triomphe des puissantes chimies minérales. Récolté près d'Alger, un vin blanc se souvient ponctuellement, depuis des années, du noble bordelais qui le sucra juste assez, l'alléga et le rendit gai. Et c'est Xérès lointaine qui colore, échauffe le vin liquoreux et sec qui mûrit à Château-Chalon, au faite d'un étroit plateau rocheux. De la grappe brandie par le cep tourmenté, lourde d'agate transparente et trouble, ou bleue et poudrée d'argent, l'œil remonte jusqu'au bois dénudé, serpent ligneux coincé entre deux rocs : de quoi donc s'alimente, par exemple, ce plant méridional qui ignore la pluie, qu'un chanvre de racines retient seul suspendu ? La rosée des nuits, le soleil des jours y suffisent – le feu d'un astre, la sueur essentielle d'un autre astre – merveilles... Quelle journée sans nuage, quelle douce pluie tardive décident qu'une année de vin sera grande entre les années ? La sollicitude humaine n'y peut presque rien, là tout est sorcellerie céleste, passage de planète, taches solaires. Rien qu'en nommant par leurs noms nos provinces et leurs villes, nous chantons la*

*louange des vignobles révévés. Il est profitable à l'esprit et au corps – croyez-m'en – de goûter le vin chez lui, dans un paysage qu'il enrichit. Quelle surprise ne vous réserve pas un pèlerinage bien compris ? Vin jeunet, tâté dans le jour bleu du chai – fillette angevine, décoiffée sous une tonnelle poudrée à blanc par un après-midi d'été bien orageux –, reliquats émouvants découverts dans un vieux cellier qui ignore ses richesses ou les oublie... D'un tel cellier, en Franche-Comté, je m'enfuis comme si j'avais volé un musée... Une autre fois, le mobilier boiteux, vendu aux enchères sur une placette de village, comportait, entre la commode, le lit de fer et des bouteilles vides, six bouteilles pleines : c'est là que je fis, adolescente, la rencontre d'un prince enflammé, impérieux, traître comme tous les grands séducteurs : le Jurançon. Ces six flacons me donnèrent la curiosité de leur pays d'origine plus que n'eût fait un professeur. J'accorde qu'à ce prix les leçons de géographie ne sont pas à la portée de tout le monde. Et ce vin glorieux, un jour, dans une auberge, si noire que nous n'avons jamais su la couleur du vin qu'elle nous versait... Ainsi une voyageuse garde le souvenir d'une surprise nocturne, de l'inconnu sans visage qui ne se fit connaître que par son baiser... Le snobisme gastronomique suscite une levée d'hostelleries et d'auberges telle qu'on n'en vit jamais. Il révère le vin. D'une foi mal éclairée, confessée par des bouches, hélas, que blindèrent cocktails, apéritifs vénéneux, foudroyants alcools, la sagesse renaîtra-t-elle ? Souhaitons-le. L'âge venant, j'offre, pour ma petite part, l'exemple d'un estomac sans remords ni dommages, d'un foie tout aimable, d'un sensible palais conservés par le vin probe. Emplis donc, vin, ce verre que je tends. Verre fin et simple, bulle légère où jouent les feux sanguins d'un grand ancêtre de Bourgogne, la topaze d'Yquem, le rubis balais, un peu mauve parfois, du bordeaux au parfum de violette...*

*Vient un temps de la vie où l'on prise le tendron. Sur un rivage méridional on me garde un chapelet de rondes dames-jeannes clissées. Une vendange les gorge, la vendange suivante les trouve vides, et les remplit à son tour. Ne dédaignez pas, détenteurs de fines bouteilles, ces vins à courtes échéances : c'est clair, sec, varié, cela coule aisé du gosier aux reins et ne s'y arrête guère. Encore qu'il soit de tempérament chaud, nous ne regardons pas, là-bas, si la journée est torride, à une grande pinte de ce vin-là, qui délasse et laisse derrière lui un double goût de muscat et de bois de cèdre.*

### **EN DESSOUS (Le voyage égoïste - 1922)**

*Par ici ! me dit la vieille vendeuse. Elle me barra l'entrée du petit salon d'essayage fermé d'un rideau de velours où j'allais pénétrer, et m'entraîna dans son sourire à l'autre bout de la maison. – Là donc ! Est-ce que nous ne sommes pas mieux ici ? On est plus chez soi. Je ne partageai pas son avis. Le chez-soi en question, sorte de tambour-boudoir entre deux portes de glaces battantes, bénéficiait de courants d'air actifs, et d'une triste lumière tombant de haut. Quand vous n'avez pas de place pour un essayage, madame R., avouez-moi donc simplement : « Je n'ai pas de place. » – Ah ! dieux ! qu'est-ce que vous pensez de moi ! Elle leva ses mains ridées aux ongles teints, et j'entendis glisser sur ses avant-bras les bracelets d'ébène, d'or creux, de jade bien imité. Ses yeux flétris et sagaces cherchèrent le plafond, puis redescendirent vers les miens sans insister, et elle rit de toutes ses dents dont l'une, en métal pur, étincela. – Vous êtes malicieuse, madame. On ne devrait jamais vous dire que la vérité. Dire la vérité à une cliente, d'abord, ça procure des sensations rares, on a bien*

*l'impression de faire quelque chose de défendu. La vérité, madame, c'est que j'ai trois salons vides dans la grande galerie, mais... Ah ! Dieux ! Mme R. pirouetta sur ses petits pieds bien chaussés. Elle a soixante-quatre ans, les cheveux teints en rouge sombre, une silhouette de jeune fille. Elle ne cache ni son âge ni ses rides, qu'elle farde de rouge vif. Sous le rouge, la poudre, les bracelets, la courte robe noire à deux volants, c'est une fine vieille femme, qui réussit à ne ressembler ni à une entremetteuse, ni à une folle aïeule. Elle est vendeuse, si j'ose écrire, de naissance. Elle eût pu diriger une maison de couture, s'il ne lui manquait une sorte de gravité cruelle, et la soif de régner. Son don est finesse, finesse seulement. Elle aime les longues heures vides, la hâte tourbillonnante, les salons luxueux. Elle aime l'ironie, la médisance, la tablette de chocolat à quatre heures, la cigarette cachée, le cornet de cerises. Elle « gagne bien » et nourrit généreusement une famille, une famille sérieuse en lainage sombre, d'où elle s'évade chaque matin, radieuse sans se l'avouer... – Madame, vous allez me gronder ! Chuchota-t-elle avec une moue contrite. Oui, j'ai des salons vides ! C'est très mal ! Mais... mais je n'en pouvais plus là-bas ! – Vous n'en pouviez plus de quoi ? Elle ferma ses paupières bordées de noir, avala sa salive péniblement comme une poule qui étouffe, et me glissa dans l'oreille un seul mot, révoltant et mystérieux : – L'odeur. Puis elle voltigea d'une porte à l'autre, cria sévèrement : « Mademoiselle Cécile, c'est se moquer du monde ! » pria, avec langueur : « Mademoiselle Andrée, quand vous voudrez, le trois-pièces de Mme Colette ! » et jeta à bas d'une chaise, pour que je puisse m'asseoir, un manteau d'or, de clair de lune et de pourpre tissé, qu'elle foula du talon comme une reine. Elle « occupa le temps » en bonne actrice, et me laissa méditer sur le mot, le mot d'horreur vague et d'attrait...*

*L'odeur de quoi, madame R. ?*

*Elle ne me laissa pas attendre, et répliqua sur le ton cru des vieilles aristocrates : – Eh ! L'odeur de la femme à poil, donc !*

*Comment ? X. habille une revue, maintenant ?*

*Mme R. minauda, soudain prude. – La maison X. n'habille que le vrai monde, vous le savez bien. Le vrai monde, et naturellement, les artistes.*

*Elle laissa tomber sa voix tout en bas du registre grave, arrondit des yeux de prédicateur outré :*

*L'odeur, madame, je ne retire rien ! J'ai dit ce que j'ai dit ! Je le répéterai sous le couteau ! Je peux parler, à mon âge, d'un temps où, dans les salons de la maison X., on pouvait venir à toute heure, sans respirer un autre air que le parfum du corylopsi et du ylang-ylang. Des fois ça sentait peut-être un petit peu la dévote, mais passons... À présent, madame, c'est le bain de vapeur que ça sent, ici, le bain de vapeur !*

*Elle saisit un coupon de lamé coincé entre deux portes d'armoire et s'en servit comme d'un éventail, en fermant des paupières tragiques qui signifiaient : « J'ai trop parlé. Je me sépare du monde. » mais comme je me taisais, elle rouvrit précipitamment les yeux et parla en hâte :*

*– Que voulez-vous, madame ! Autrefois la femme portait du linge, du beau linge de fil qui lui essuyait la peau ; à présent, quand elle quitte sa robe en la retournant comme un lapin qu'on dépouille, vous voyez quoi ? Un coureur pédestre, madame, en petit caleçon. Un mitron en tenue de fournil. Ni chemise, ni pantalon de linge, ni jupon, ni combinaison, quelquefois un soutien-gorge – souvent un soutien-gorge... Avant de venir à l'essayage, ces dames ont marché, dansé, goûté, transpiré... et je m'arrête là... Il est loin, leur bain du matin ! Et leur robe, portée à même la peau, qu'est-ce qu'elle sent, leur robe de deux mille*

*balles ? Le combat de boxe, madame, et le championnat d'escrime ! « Douzième round, parfum troublant »... Ah ! Dieux !*

*Elle eut le battement de mains, l'exclamation affectée, que les femmes contractent, comme un tic, à rencontrer souvent des hommes qui imitent les femmes mais sa nausée semblait réelle et son nez blanchissait. Je me rappelai la phobie dont souffrait autrefois une corsetière qui prenait tous ses repas au restaurant pour fuir son logis pénétré d'effluves...*

*Un mannequin parut, sorte de grand garçon blond, les cheveux tondus sur la nuque et rabattus sur le front au ras des sourcils. Sous la robe du soir couleur de chair, le relief faible de ses deux petites mamelles révélait la nudité. Elle releva candidement sa jupe et tira de son bas, pour s'y moucher fortement, un étroit lambeau de gaze couleur fuchsia.*

*Comique, son geste réveilla en moi un souvenir des répétitions d'une pièce, où l'auteur voulait que le traître arrachât à demi les vêtements de l'ingénue. Cette victime, dans l'imagination d'un auteur dramatique sexagénaire, devait demeurer un moment palpitante, défaite comme une rose blanche violentée, et resserrant sur elle les dentelles éparses, la mousse émouvante de dessous battus en neige... L'essai révéla, en place d'écume et de neige, le petit caleçon en maille de soie safran, les quatre jarretelles tendues, un bout de chemise safran, estampillée d'un monogramme large comme un fond de chapeau, et si les machinistes eux-mêmes s'esclaffèrent, l'auteur ne riait pas...*

*La rude parole d'Adolphe Willette gronda à mes oreilles comme un bourdon irrité : « Ils ont supprimé le linge des femmes, ces vandales ! Le boucher lui-même sait pourtant qu'il faut du papier à dentelle autour du gigot ! »*

## **NUIT BLANCHE (Les vrilles de la vigne - 1908)**

*Il n'y a dans notre maison qu'un lit, trop large pour toi, un peu étroit pour nous deux. Il est chaste, tout blanc, tout nu ; aucune draperie ne voile, en plein jour, son honnête candeur. Ceux qui viennent nous voir le regardent tranquillement, et ne détournent pas les yeux d'un air complice, car il est marqué, au milieu, d'un seul vallon moelleux, comme le lit d'une jeune fille qui dort seule. Ils ne savent pas, ceux qui entrent ici, que chaque nuit le poids de nos deux corps joints creuse un peu plus, sous son linceul voluptueux, ce vallon pas plus large qu'une tombe. Ô notre lit tout nu ! Une lampe éclatante, penchée sur lui, le dévêt encore. Nous n'y cherchons pas, au crépuscule, l'ombre savante, d'un gris d'araignée, que filtre un dais de dentelle, ni la rose lumière d'une veilleuse couleur de coquillage... Astre sans aube et sans déclin, notre lit ne cesse de flamboyer que pour s'enfoncer dans une nuit profonde et veloutée. Un halo de parfum le nimbe. Il embaume, rigide et blanc, comme le corps d'une bienheureuse défunte. C'est un parfum compliqué qui surprend, qu'on respire attentivement, avec le souci d'y démêler l'âme blonde de ton tabac favori, l'arôme plus blond de ta peau si claire, et ce santal brûlé qui s'exhale de moi ; mais cette agreste odeur d'herbes écrasées, qui peut dire si elle est mienne ou tienne ? Reçois-nous ce soir, ô notre lit, et que ton frais vallon se creuse un peu plus sous la torpeur fiévreuse dont nous enivra une journée de printemps, dans les jardins et dans les bois. Je gis sans mouvement, la tête sur ta douce épaule. Je vais sûrement, jusqu'à demain, descendre au fond d'un noir sommeil, un sommeil si têtù, si fermé, que les ailes des rêves le viendront battre en vain. Je vais dormir... Attends seulement que je cherche,*

*pour la plante de mes pieds qui fourmille et brûle, une place toute fraîche... Tu n'as pas bougé. Tu respirez à longs traits, mais je sens ton épaule encore éveillée, attentive à se creuser sous ma joue... Dormons... Les nuits de mai sont si courtes. Malgré l'obscurité bleue qui nous baigne, mes paupières sont encore pleines de soleil, de flammes roses, d'ombres qui bougent, balancées, et je contemple ma journée les yeux clos, comme on se penche, derrière l'abri d'une persienne, sur un jardin d'été éblouissant... Comme mon cœur bat ! J'entends aussi le tien sous mon oreille. Tu ne dors pas ? Je lève un peu la tête, je devine la pâleur de ton visage renversé, l'ombre fauve de tes courts cheveux. Tes genoux sont frais comme deux oranges... Tourne-toi de mon côté, pour que les miens leur volent cette lisse fraîcheur... Ah ! dormons !... Mille fois mille fourmis courent avec mon sang sous ma peau. Les muscles de mes mollets battent, mes oreilles tressaillent, et notre doux lit, ce soir, est-il jonché d'aiguilles de pin ? Dormons ! je le veux ! Je ne puis dormir. Mon insomnie heureuse palpite, allègre, et je devine, en ton immobilité, le même accablement frémissant... Tu ne bouges pas. Tu espères que je dors. Ton bras se resserre parfois autour de moi, par tendre habitude, et tes pieds charmants s'enlacent aux miens... Le sommeil s'approche, me frôle et fuit... Je le vois ! Il est pareil à ce papillon de lourd velours que je poursuivais, dans le jardin enflammé d'iris... Tu te souviens ? Quelle lumière, quelle jeunesse impatient exaltait toute cette journée !... Une brise acide et pressée jetait sur le soleil une fumée de nuages rapides, fanait en passant les feuilles trop tendres des tilleuls, et les fleurs du noyer tombaient en chenilles roussies sur nos cheveux, avec les fleurs des paulownias, d'un mauve pluvieux du ciel parisien... Les pousses des cassis que tu froissais, l'oseille sauvage en rosace parmi le gazon, la menthe toute jeune, encore brune, la sauge duvetée comme une oreille de lièvre, – tout débordait d'un suc énergique et poivré, dont je mêlais sur mes lèvres le goût d'alcool et de citronnelle... Je ne savais que rire et crier, en foulant la longue herbe juteuse qui tachait ma robe... Ta tranquille joie veillait sur ma folie, et quand j'ai tendu la main pour atteindre ces églantines, tu sais, d'un rose si ému, – la tienne a rompu la branche avant moi, et tu as enlevé, une à une, les petites épines courbes, couleur de corail, en forme de griffes... Tu m'as donné les fleurs désarmées... Tu m'as donné les fleurs désarmées... Tu m'as donné, pour que je m'y repose haletante, la place la meilleure à l'ombre, sous le lilas de Perse aux grappes mûres... Tu m'as cueilli les larges bleuets des corbeilles, fleurs enchantées dont le cœur velu embaume l'abricot... Tu m'as donné la crème du petit pot de lait, à l'heure du goûter où ma faim féroce te faisait sourire... Tu m'as donné le pain le plus doré, et je vois encore ta main transparente dans le soleil, levée pour chasser la guêpe qui grésillait, prise dans les boucles de mes cheveux... Tu as jeté sur mes épaules une mante légère, quand un nuage plus long, vers la fin du jour, a passé ralenti, et que j'ai frissonné, toute moite, tout ivre d'un plaisir sans nom parmi les hommes, le plaisir ingénu des bêtes heureuses dans le printemps... Tu m'as dit : « Reviens... arrête-toi... Rentrons ! » Tu m'as dit... Ah ! si je pense à toi, c'en est fait de mon repos. Quelle heure vient de sonner ? Voici que les fenêtres bleuissent. J'entends bourdonner mon sang, ou bien c'est le murmure des jardins, là-bas... Tu dors ? non. Si j'approchais ma joue de la tienne, je sentirais tes cils frémir comme l'aile d'une mouche captive... Tu ne dors pas. Tu épies ma fièvre. Tu m'abrites contre les mauvais songes ; tu penses à moi comme je pense à toi, et nous feignons, par une étrange pudeur sentimentale, un paisible sommeil. Tout mon corps s'abandonne, détendu, et ma nuque pèse sur ta douce épaule ; mais nos pensées s'aiment discrètement à travers cette*

*aube bleue, si prompte à grandir... Bientôt la barre lumineuse, entre les rideaux, va s'aviver, rosir... Encore quelques minutes, et je pourrai lire, sur ton beau front, sur ton menton délicat, sur ta bouche triste et tes paupières fermées, la volonté de paraître dormir... C'est l'heure où ma fatigue, mon insomnie énervées ne pourront plus se taire, où je jeterai mes bras hors de ce lit enfiévré, et mes talons méchants déjà préparent leur ruade sournoise... Alors tu feindras de t'éveiller ! Alors je pourrai me réfugier en toi, avec de confuses plaintes injustes, des soupirs excédés, des crispations qui maudiront le jour déjà venu, la nuit si prompte à finir, le bruit de la rue... Car je sais bien qu'alors tu resserreras ton étreinte, et que, si le bercement de tes bras ne suffit pas à me calmer, ton baiser se fera plus tenace, tes mains plus amoureuses, et que tu m'accorderas la volupté comme un secours, comme l'exorcisme souverain qui chasse de moi les démons de la fièvre, de la colère, de l'inquiétude... Tu me donneras la volupté, penchée sur moi, les yeux pleins d'une anxiété maternelle, toi qui cherches, à travers ton amie passionnée, l'enfant que tu n'as pas eu...*



# *Bénédicte Bianchin*

comédienne, musicienne et clown relationnel



Bénédicte Bianchin, comédienne, liseuse et musicienne travaille pour plusieurs compagnies de la région, notamment La Petite Elfe, le Domaine de l'Acteur avec Jean-Paul Zennacker, la Compagnie Toutes Directions et Allo Maman Bobo. Elle participe aux Mille Lectures d'Hiver depuis leur création en 2006.

Pour l'Association Allo Maman Bobo, elle est Clown Relationnel® depuis 2011, formée à Liège depuis 2009 par Christian Moffarts et Françoise Camus qui sont les créateurs de la démarche. Le Clown Relationnel® est une démarche originale d'art-thérapie.

Tout en poursuivant son métier de comédienne (spectacles « Après la Nuit », « Chère Exquise ») elle est également art-thérapeute auprès de personnes porteuses d'un handicap mental à Orléans.

## *Technique*

1 comédienne

Montage : 1 heure

Durée : 50 minutes environ

Démontage : 30 minutes

Espace minimum : 4m x 3m

Sol en dur obligatoire (scène ou terrasse si extérieur)

Eclairage :

- lumière du jour

- ou si salle noire ou nocturne extérieur : 2 projecteurs (prévoir 2 branchements électriques à proximité)

Loge : un endroit où se changer, un accès aux toilettes, petites bouteilles d'eau

Matériel à fournir : 1 bouquet de fleurs fraîches

## *Existe en 3 versions :*

- « version courte » 45min avec 3 textes

- « version longue » 1heure avec 4 textes

- « lecture vagabonde » pour les salons de thé, restaurants, caves, bars à vin

## Contact

Diffusion

Lucie Legras

07 66 71 97 72 / [allomamanbobo.production@gmail.com](mailto:allomamanbobo.production@gmail.com)



Allo Maman Bobo  
108, rue de Bourgogne 45000 Orléans  
[www.allomamanbobo.org](http://www.allomamanbobo.org)

